

Article du 10 septembre 2009 :

IDYLLE – Le torero n'a jamais oublié le Victorino qu'il a combattu en août 1969.

Vásquez et le toro de sa vie

Andrés Vázquez, 73 ans, torero de Villalpando, province de Zamora, ne comprend pas une chose : qu'on puisse, comme le font beaucoup de toreros aujourd'hui, murmurer à un toro qu'il est «un fils de pute». Lui, avec ce nom plein de Z comme son corps de cicatrices, n'en a jamais insulté un. Malgré vingt cinq cornades. Il y a cinquante ans, le 10 août 1969, Andrés Vázquez coupe deux oreilles à Baratero, 510 kilos, et devient culte à Madrid. Dans ce temple dédié au toro bravo et au torero macho, il faisait entrer avec lui un éleveur aux dents cassées et au patronyme encore obscur : Victorino Martín, propriétaire de Baratero, un fils de l'étalon Hospiciano qui avait l'année d'avant failli tuer son propriétaire au campo : neuf coups de corne. L'année précédente, en mai 1968, il avait tenté un gros coup et balancé son cocktail Molotov. Il avait annoncé dans le journal Nuevo Diario qu'il offrait six toros de 5 ans, armés comme des cerfs, pour la corrida de la presse à Madrid. Où étaient programmées deux stars : El Cordobés et Palomo Linares. Précision du journal : il paiera sa place en barrera pour voir ses toros et offrira leur viande aux pauvres. El Cordobés et Linares seront aux abonnés absents et la corrida se fera avec les inévitables Galache. Ses «cerfs» seront tués en août par trois modestes. Ils prendront vingt-quatre piques.

En 1968, sur l'affiche, Victorino Martín est écrit en petit et l'origine de ses toros, Albasserade, en gros. A partir de Baratero, changement de typographie et bientôt, des dents en or et un gros cigare au bout.

En 1969, Andrés Vázquez est un torero estimé des aficionados, pas un torero de masse. De presque trente corridas par an à ses débuts il est tombé à une dizaine. Il a déjà triomphé à Las Ventas où on apprécie sa sobriété, sa sincérité, sa vaillance. Baratero le relance.

GOURDINS. Andrés Vázquez «El Nono» vient à la passion des toros par l'argentique : les photos de Juan Belmonte dans la revue El Ruedo le fascinent. Il se jette, à corps perdu, expression idoïne, dans les capeas. Treize ans à tourner dans les villages de Salamanca, Zamora, Guadalajara, à affronter des publics armés de gourdins et à croiser de vieilles vaches et des toros de 10 ans et plus, plusieurs fois torés, aux cornes effilées, avec parfois un casier judiciaire de tueurs. Comme le toro Telero. Telero parce qu'il avait tué un marchand de telas (tissu). Vázquez avouera que dans cette farouche tauromachie des capeas, il avait appris une «technique défensive pour nuire au toros sans que le public s'en rende compte». Treize ans de tauromachie d'esquives et de survie tout en rêvant de Belmonte, treize ans à la poursuite, utopique, d'une passe pure et belle. Une fois, un toro le lui permettra : quatre passes à la cape et une demie «belmontiste». Qu'il bouclera en disant : «Esto sí es de Belmonte !»

C'est pour relever l'honneur de la famille qu'il s'est retrouvé pour la première fois en piste. Pour la capea de Villalpando, on a offert une muleta à son frère aîné. Qui panique devant une vieille vache et lâche tout. «El Nono» saute, ramasse la muleta, donne des passes. On le sort a hombros. Chez les maletillas, les apprentis toreros vagabonds des années 1960, son nom est une référence. Alain Montcouquiol : «il incarnait l'éthique du torero». Deux raisons : il avance la jambe devant les toros et il répugne aux larcins, malgré le picaresque de cette vie. Dans le film Yo he visto la muerte (1967), il interprétait son propre rôle de maletilla et exprimait le remord d'avoir, un jour, eu à voler un fromage.

Sa tauromachie postérieure, parfois assimilée à celle d'Antonio Bienvenida, porte un miracle dans son orthodoxie et sa manière. Vázquez est sorti de la géhenne des capeas en pratiquant un toreo rythmé, templé, belmontien sur les demies veronicas, sans brusqueries et de, selon ses paroles, «cajolerie et caresse». Ce avec quoi, selon lui, il faut traiter les Victorino dont il est devenu le premier spécialiste. Vázquez : «Le toro de Victorino est très sensible. Pour l'accrocher dans les vuelos de la cape et de la muleta, il faut le faire avec douceur et tendresse. Le caresser de la voix et de la muleta. Baratero, je devais en faire un ami, créer une idylle.»

MILLE PESETAS. Donc, le 10 août 1969, Baratero. Cinquième toro de la course. Il lui avait plu au campo. Il l'avait vu le matin dans les corrales et remarqué l'agressivité de son regard. Ce jour-là, Vázquez «le torero qui veut se mettre dans le ventre des toros» remplace Antoñete, blessé. Son premier Victorino, le premier de sa carrière, Granaíno, a 9 ans. Il est épouvantable. «Je lui ai donné neuf passes, pas plus, en le dominant de la barrière au centre de la piste.» Une oreille. Baratero est bravissime. A la pique, Vázquez met sa bravoure en évidence avec la complicité de son picador, Rubio de Salamanca, à qui il donne du usted. «Piquez le, s'il vous plaît, de plus en plus loin. Je vous donnerai mille pesetas pour chaque mètre où j'éloignerai le toro de votre cheval.» Baratero prendra cinq piques, les dernières du centre. Vázquez brinde le combat à son picador : «Para usted...»

A la muleta, Baratero charge «comme un train». Vázquez le torée lentement, de la droite et de la gauche, avec temple, en liant les naturelles avec la passe de poitrine. 23 passes. «Les gens, debout.» Une estocade ratée en gardant l'épée, une estocade réussie. Baratero meurt bouche fermée au centre de la piste, vuelta posthume. Vázquez le caresse. Deux oreilles. «A partir de là, avec Victorino, nous avons formé un duo parfait. Ses toros m'ont donné des satisfactions, de la réputation, de l'argent et un seul coup de corne.»

Vázquez a arrêté de toréer il y a dix ans à Zamora. En gardant sa réputation de torero de pundonor. Uceda Leal raconte qu'à cause de tous ses coups de corne, il n'a plus un poil aux aisselles. On ajoutera, sur la langue non plus. Elle est aiguisée comme son évangile. Il était l'an dernier l'apoderado d'Iosraël Lancho quand ce jeune matador d'Extremadura a reçu, à Madrid, d'un toro de Palha, une cornade de 25 cm dans le thorax. Vázquez «mettra la jambe» dans la Tribuna de Salamanca. Il traitera le propriétaire de Palha de «canaille», de «merde», d'«homme sans dignité». Raisons : il n'a jamais pris des nouvelles du torero, et avait même demandé à son mayoral de faire un tour de piste à la fin de la course. Quand un torero est à l'infirmerie, le quant à soi solidaire de la corrida réprouve le triomphalisme. Dans les années 1960, Salustiano Galache pleurait en maudissant un de ses toros qui avait blessé Jaime Ostos, torero au 25 cornades et aux trois extrêmes onctions. El Nono, lui, 15 sorties par la grandes porte à Madrid, rêve de faire la der des ders. Pour ses 80 ans.

Jacques Durand